



# César Franck

Compositeur

1822-1890



**I**NCLINONS-NOUS ici devant l'une des plus hautes gloires de l'art musical.

De Bach à Wagner, l'Allemagne avait gardé l'hégémonie grâce à une lignée incomparable de compositeurs. De Bach

à Wagner, l'allée centrale, la route royale de la musique! Mais les sommets de l'œuvre wagnérienne fermaient l'horizon de l'avenir. Ils semblaient marquer la fin d'un monde, comme cette muraille magnifique de Gavarnie, qui termine et résume une région dans une perfection infranchissable. Et, pourtant, l'art ne s'arrête pas; mais qui se fût douté qu'il existât, au-delà, d'autres splendeurs, des monts plus éthérés, des versants plus illuminés, des neiges plus pures? Celui qui nous les montra fut César Franck.

Evolution. Le soleil de l'art s'incline vers l'Occident. Passant par nos provinces, où elle s'était attardée quatre siècles plus tôt, l'hégémonie musicale revient vers la France : César Franck l'y rapporta. Né à Liège le 12 décembre 1822, d'un père belge et d'une mère allemande,

Franck embarrasse ceux qui veulent à tout prix tracer des frontières nationales dans la musique : son art à la grâce française, la sensibilité wallonne, l'élévation germanique.

Le père de César Franck, un bon Belge avisé et pratique, s'émerveilla des dispositions précoces de l'enfant et rêva pour lui des lauriers d'un Liszt. Sur ses conseils, il perfectionna au Conservatoire de Paris (1842) les excellentes études qu'il avait faites à la nouvelle école de sa ville natale. Mais, déjà, l'adolescent affirmait n'avoir que faire de l'encombrante admiration des foules. Ses goûts étaient plus hauts et plus nobles; d'où l'exquise modestie de son caractère. Aussi son génie, sur lequel les honneurs et les événements extérieurs n'eurent guère d'influence, se développa-t-il avec une belle unité. Notons pourtant, biographe consciencieux, qu'au point de vue des réalisations artistiques, sa vie se laisse diviser en trois parties assez distinctes.

La première (1835-1850) est celle de la formation. Etudes à Liège et à Paris, retour en Belgique en 1842; exode définitif en 1844 à Paris, où Franck devient organiste, d'abord à Notre-

Dame de Lorette, puis à Sainte-Clotilde; premières œuvres, premiers tâtonnements; quatre trios assez imparfaits, quelques mélodies et une pastorale intitulée *Ruth*. Franck a épousé une jeune Française en 1848. Il s'essaye au théâtre avec un opéra, au titre d'ailleurs bien malheureux, *Le Valet de Ferme*. (Il est vrai qu'Hérold s'était rendu coupable d'un *Muletier*, en 1823, et Auber, d'un *Maçon*, en 1825.) Mais son génie l'avertit que là n'est pas sa voie véritable, et il revient à la musique pure.

La deuxième période (1850-1872) est celle du développement. C'est une montée continue. En possession de tous ses moyens, l'auteur va de découverte en découverte. Il conçoit ses œuvres maîtresses : sa messe en 1859 (dont le célèbre *Panis Angelicus*), ses *Béatitudes* en 1869-1872, vaste poème évangélique.

La troisième période enfin (1872-1890) est celle de l'épanouissement et de la splendeur. Son influence grandit sur un cercle de disciples dignes du maître. Professeur d'orgue au Conservatoire de Paris, Franck est unanimement respecté; mais les foules le connaissent peu. C'est entre 1872 et 1890 que paraissent coup sur coup ses chefs-d'œuvre.

Franck était avant tout organiste. La plupart de ses créations semblent conçues pour cet admirable instrument. On a dit, à propos de ses œuvres d'orchestre, qu'à chaque entrée, il a l'air de tirer un registre. Il a laissé des chorals, des motets, des pièces de circonstances, mais que de géniales improvisations sont à jamais perdues!

Les pièces pour piano sont souvent profondes et grandioses. Parmi elles, admirons surtout ces deux vitraux de cathédrale qui s'appellent *Prélude, Choral et Fugue* (1884) et *Prélude, Aria et Finale* (1888). Depuis les cinq dernières sonates de Beethoven, on n'avait rien écrit de plus magistral pour le clavier. Dans le domaine du concert, Franck donna les *Variations Symphoniques* (1885) et les *Djinns* (1884).

La musique de chambre l'attira aussi. On admire sa solide Sonate pour piano et violon (1886), dédiée à Eugène Ysaye, son quatuor (1889), son large et pénétrant Quintette

(1879). Et que dire de son unique *Symphonie en ré* (1888), où son génie trouve peut-être sa plus belle expression? On les compare à ses magnifiques poèmes symphoniques, avec ou sans chœurs, œuvres d'une forme sublime, la plus pure peut-être de celles qui se partagent l'empire de la musique, et bien plus élevée que celle de l'opéra. *Les Béatitudes* (1879), les *Eolides* (1876), *Rebecca* (1881), le *Chasseur maudit* (1883), *Psyché* (1888), ont accru notre patrimoine artistique d'un inestimable trésor.

Deux essais dramatiques (*Hulda*, 1885, et *Ghiselle*, 1889) sont oubliés aujourd'hui et l'on s'accorde à dire qu'ils n'ajoutent rien à la gloire de Franck, encore que renfermant de belles pages. On cite aussi des mélodies toujours gracieuses et bien venues. Le *Nocturne* est la plus belle d'entre elles; la *Procession* et le *Mariage des Roses* nous semblent d'un romantisme un peu facile, et cette dernière pièce n'est pas sans quelque mièvrerie.

Mais que d'ampleur, que de richesse, que de nouveauté dans l'œuvre de Franck! Sa phrase, très large, règne plus par la ligne que par le rythme. Son inspiration a quelque chose de séraphique ou d'olympien. On a remarqué cette sorte de sublime gaucherie qu'il montre parfois, comme si, ébloui par des visions célestes, il hésitait à nous en confier l'émerveillement. Et le charme le plus troublant de ses écrits est cette délicieuse chasteté, cette élévation souveraine dont il a seul le secret. Irrésistiblement, nous revient l'image que nous avons placée au début de cette petite étude : sur les hauts sommets de son art, parmi les blancheurs glacées et les brûlantes lumières, rien qui ne soit grand et virginal, comme dans les poèmes de cet autre grand solitaire, Alfred de Vigny, avec lequel le songe de César Franck a tant d'affinités.

Sa vie fut d'humilité, de charité, de labeur. Seul à son orgue, « suspendu entre deux mondes », il a magistralement chanté l'infini de son âme. Il est le métaphysicien du rêve.

Une pneumonie l'emporta en 1890. L'élite des compositeurs français le conduisit au cimetière et ceux qui, plus tard, fondèrent la *Schola Cantorum*, l'honorèrent comme leur maître.

**G**randes **F**igures  
de la  
**B**elgique **I**ndépendante

(3<sup>me</sup> édition revue et augmentée)

A. Bieleveld. Editeur

B. 11.